

LE PÉKIN DE BAHUT

PAR LE GÉNÉRAL BERTRAND PÂRIS - PROMOTION « MARÉCHAL DE TURENNE » (1973-75)

Ô Pékin de Bahut, viens, nous t'attendons tous... Quelle admirable et douce mélodie que nous avons pris l'habitude d'agrémenter à la tierce du nous au tous... et que des bazars d'aujourd'hui, aussi irresponsables qu'irrévérencieux, s'amuse depuis quelques années à mutiler en frappant le sol de leurs bottines !

Quel beau cantique laïc que nous tentons toujours de chanter en enterrant l'un des nôtres. Il est tellement beau que les bazars, non seulement ne doivent pas l'entendre, mais aussi n'en peuvent avoir la moindre connaissance.

Mais le Pékin a-t-il toujours été ce qu'il est aujourd'hui ? Rien n'est moins sûr.

Comme je l'indique en parlant du Triomphe, il a même été interdit. Vous vous rendez compte ? A se croire aux pires heures de l'après-guerre d'Algérie où certains chants d'origine allemande ou Légion avaient été interdits !

Pour bien comprendre, il faut tenter de se remettre dans le contexte. Personne ne sait exactement de quand date le «Pékin».

Quand et quoi ?

On lit dans les ouvrages dits de référence qui se sont tous pompés les uns après les autres que le « Pékin » viendrait du sac du palais d'été de cette capitale en 1860. Cet épisode peu glorieux de la seconde guerre de l'opium aurait donc donné naissance à un mot à connotation péjorative : pékin qui signifie débarrassé de, libéré de. D'où «pékin de bahut» à traduire par libéré de la scolarité, ou «pékin de melon», expression utilisée jusqu'à la guerre de 1914 qui traduisait le passage de l'état crapoteux de melon ⁽¹⁾ dont on se débarrasse pour revêtir celui d'homme. Plus tard on entendra «pékin de prestige» qu'il faudra évidemment traduire par ayant perdu son prestige. Donc dans ce sens originel, «pékin» est un adjectif.

Mais «pékin» est aussi un nom qui sert à désigner un civil avec mépris, évidemment. Aujourd'hui, les pékins nous ont - comme d'habitude - emprunté sans autorisation des éléments de notre vocabulaire et, pas plus tard qu'hier soir, mon fils issu d'une école de commerce sans le moindre rapport avec les armées, m'indiquait qu'invité la veille à un pot, il n'y avait vu que trois ou quatre pékins. Je crois avoir compris qu'il s'agissait de civils inconnus de lui et sans intérêt...

Comment ?

Question plus délicate, il va peut-être falloir imaginer. Selon le colonel Camus, la musique du chant aurait été arrangée par G.M. officier très bahuté de la promo « de Tombouctou » (1887-1889). Faut-il comprendre qu'auparavant cette litanie n'était qu'un poème au même titre que la Phrase, la Gloire ou le Menu, et qu'elle aurait été mise en musique ?

G.M. m'ennuie car en ne comptant que les premiers prénoms commençant par un «G», il y a quatre possibilités de choix au sein de cette promo : Georges Marcel, Gabriel et Georges Martin, et Gabriel Monteil. Bien évidemment aucun état de service ne mentionne les qualités artistiques de ces grands anciens.



© Archives-Bertrand Pâris- PDB-promotion Alexandre 1er de Yougoslavie (1934-36)

Pas glorieux

Eugène Titeux, l'auteur de la bible saint-cyrienne, voit le Pékin de Bahut avec un regard bien méprisant. Il convient d'observer que, pendant une assez longue période, les activités de traditions ont été orchestrées par un «état-major» d'élèves composé des plus mal classés, voire des cancre. Il l'a purement et simplement ignoré dans le chapitre de son livre consacré à l'argot saint-cyrien. Et lorsque notre historien écrit du PdB que «d'une poésie douteuse et d'un sentiment déplorable, (il) fut formellement

(1) À traduire par bazar au sens propre à savoir élève de première année. Mais pour faire preuve d'une totale rigueur, le melon était dans la nuit des temps un bazar ayant préparé Cyr dans une institution privée de Versailles complètement oubliée.

(2) Titeux Eugène, Saint-Cyr et l'École Spéciale Militaire en France, Paris 1914, p. 504.

interdit par le général de Monard lorsqu'il prit le commandement de l'École en 1895 (...) on, verra qu'il est loin de glorifier le travail et la science» (2), c'est dans ce contexte qu'il faut le voir. Avec un Système élu par ses pairs car reconnu, un Grand Carré et des Fines représentatifs, ce «Pékin» aura un tout autre sens.



© Archives-Bertrand Paris- PDB 1924

Mais finalement

Lors du Triomphe de 1919, le lieutenant d'Honincthun, grand blessé de guerre et Père Système de la promotion « Croix du drapeau », s'appêtant à baptiser quatre promotions, avait fait un discours très profond, et parlant de ce départ de l'École, il disait :

« C'est une date qu'un officier, pendant tout le cours de sa carrière, ne pourra jamais évoquer dans son esprit sans un sourire, et peut-être sans un soupir aussi. C'était celle où l'on entrevoyait enfin, comme un mirage, proche pour les uns, lointain encore pour les autres, la fin si longuement attendue des deux

longues années vécues au bahut spécial, le galon, l'épaulette brillante, le cours désiré de la vie d'officier, l'agréable garnison, les lointaines expéditions, puis, dans une apothéose, la guerre, le fracas des batailles, l'élan invincible des charges furieuses à travers la fumée, au milieu de la mitraille, dans l'odeur grisante de la poudre et leur fuite, la fuite éperdue, la déroutée de nos implacables ennemis vaincus ».

Et pour conclure

Laissons la conclusion au colonel Jean-Jacques Noiroit de la promotion 1963-1965 « Serment de 14 » :

« "Le Pékin de bahut" est un aboutissement. Il engerbe, en les inversant, les étapes qui nous ont conduits, tous, vers l'épaulette. Il raconte une histoire, la nôtre, qui résume ce que nous avons accepté de devenir en passant par les étapes souvent difficiles d'un parcours initiatique quelquefois épuisant.

Ce chant est beau, tout simplement. Il touche au plus profond de notre être. Si sa mélodie n'était pas envoûtante et n'étreignait pas nos cœurs, nous n'éprouverions pas pour lui cette irrésistible envie de le chanter chaque fois que notre promotion se réunit. Il se prête aux harmonies, puise dans les graves les ressorts de nos émotions et s'élève pour exprimer toute la vigueur et la beauté des pages de vie qu'il décrit. Nous l'aimons, il nous fédère, il fait partie de nos valeurs, il personnifie notre idéal et nos espérances. Il est le support mélodieux de notre foi vibrante et vivante, qui génération après génération de saint-cyriens, jamais ne s'éteindra, porté à l'infini par ses ultimes accords. »

Tout est dit.



COMMUNIQUÉ



LES FUTURS DOSSIERS DU CASOAR

Octobre 2023 : L'origine des noms de promotion

Janvier 2024 : La fraternité saint-cyrienne :
à l'heure où les ombres s'allongent